

Philosophie pour le temps présent

Christiane Frémont

À la chère mémoire d'Annette Schlumberger, notre amie.

S'il fallait caractériser l'œuvre de Michel Serres, je dirais que, plus que toute autre contemporaine, elle a patiemment construit la philosophie qui convient à notre temps. Car elle a su, très tôt, prendre l'exacte mesure des bouleversements dont nous fûmes témoins depuis les années 1950 au moins, anticipant même sur l'importance et l'irréversibilité de leur impact sur le monde physique et humain. Notre temps est étrange : miraculeux par l'étendue de ses connaissances et sa réussite scientifique et technique, prometteur par sa capacité de prospérité mais dévastateur par ses effets d'appauvrissement, ravageur pour l'état de la terre et de ses vivants, déroutant dans ses choix esthétiques et catastrophique dans ses conduites éthiques et religieuses. *Hominescence*, trop vite qualifié par les journalistes de livre optimiste, donne un bilan qui souvent laisse transparaître le désarroi de ce temps ; et si son auteur en tire une esquisse de programme riche de possibles qui en effet tendent à l'optimisation (mais le mot n'a jamais été synonyme d'optimisme) c'est pour avoir tiré les leçons des moyens par lesquels nous sommes ainsi devenus, et les avoir replongés dans le très long terme de l'Histoire du temps.

L'œuvre tout entière et dès ses débuts noue l'inventaire et l'invention, l'une et l'autre s'enrichissant mutuellement, comme le souhaite et le fit, à l'âge classique européen, ce Leibniz d'où Michel Serres est parti et qu'il n'a jamais vraiment quitté, allant comme lui d'une pensée de type structural issue des mathématiques à une exploration du réel (naturel et humain) qui prend la forme d'un récit. Historien des sciences – puisque tel fut, après tout, son statut dans l'Université, les philosophes de métier ne l'ayant jamais intégré à leur discipline –, il poursuit son long travail d'écriture en pensant le monde, la connaissance, les cultures et le travail de la science comme une histoire mêlée, le récit de cette alliance de contingence et de nécessité qui engendre et fait durer toutes choses.

ENCYCLOPÉDIE

L'inventaire, c'est l'encyclopédie : l'œuvre, si elle ne parle pas de tout, passe partout : rencontre le corpus entier des sciences, dures et douces, puisque, lorsqu'elle ne s'y plonge pas explicitement, elle en dessine les tangences. Ou plutôt : les interférences et les traductions, en des voisinages souvent inattendus et toujours productifs – c'est de là que naîtra l'invention. L'inventaire concerne le passé d'abord, et c'est chose facile ; mais dans ces savoirs anciens et divers, qu'ils se disent en prose ou en vers, en langue mathématique ou sacrée, technique ou picturale, l'enjeu, et le jeu, et le plaisir, consistent toujours à découvrir les lieux de naissance du savoir, et la manière dont se tissent les connaissances. L'histoire de la philosophie est ici, plutôt qu'une

discipline raisonnée, une boîte de Pandore remplie de trouvailles parmi lesquelles il faut savoir puiser aux bons endroits et au bon moment pour produire un surcroît de savoir. Ces trésors, il ne s'agit pas de les répéter ni de les commenter, mais de s'en servir, de faire briller leur nouveauté – pour déchiffrer ou pour construire la nôtre. L'inventaire du présent est un devoir plus difficile, qui suppose une connaissance fine et soucieuse de se mettre à jour du travail scientifique en cours. Les philosophes, jusqu'au XIX^e siècle, furent aussi hommes de sciences : que signifie la coupure désormais admise et pratiquée entre les sciences et les humanités ? *Le Tiers-Instruit* : la moindre des politesses ? à coup sûr le meilleur moyen d'être un philosophe contemporain du monde où il vit. Michel Serres est sans doute le dernier de nos encyclopédistes. L'horizon scientifique de ses écrits – souvent non-dit, voire impensé – fait peut-être la difficulté de son œuvre, mais aussi son originalité, pour des résultats inattendus et pourtant pertinents.

Le parcours encyclopédique est à la fois canonique et inusité. Rien ou presque (la psychologie ? sans doute parce qu'elle dérive infailliblement vers la pathologie !), ne manque : mathématique, physique, métaphysique, biologie, médecine, littérature, éthique, religion, art. Mais le parcours n'est pas une partition, puisqu'il connecte les sciences exactes et humaines ; non systématiquement par un principe d'ordre qui construirait l'unité du savoir, mais ça et là, en des liaisons singulières et différenciées selon les contenus : d'où des effets, localement, de cohérence et d'intelligibilité dans le champ de la connaissance. Quelques exemples ponctuels suffiront. Mathématique et musique : Xénakis et la théorie du bruit ; mathématique et peinture : Vermeer, Poussin et l'algèbre des structures ; les Impressionnistes et le plan de Poincaré. Physique et philosophie : Lucrèce et Archimède ; physique et peinture : La Tour et la statique ; Turner et Carnot ; physique et littérature : Zola et la thermodynamique ; Musil et la météorologie. Enfin, avec Jules Verne, les savoirs et le religieux. Dans ces connexions, interférences ou traductions, nulle hiérarchie d'expliquant à expliqué, les contenus sont références les uns pour les autres, effets du travail de rationalisation caractérisant une aire culturelle ou un moment d'histoire, suivant ses outils de compréhension.

L'encyclopédie pratiquée ici n'est donc pas une cartographie du savoir (Leibniz déjà refusait l'image : les sciences ne sont pas comme des continents mais comme une mer continue divisée en océans), encore moins une classification à la manière d'Auguste Comte, qui définit les savoirs suivant leurs objets et soumet l'ensemble à une loi globale répétée dans les sous-ensembles ; mais un réseau où ne s'imposent ni centre ni parcours privilégiés, parce que les relations entre les savoirs sont multiples, et, que, au bilan, tout devient connexe. Du réseau leibnitien Michel Serres a tout gardé, sauf le point fixe : ni centre ni science reine – d'autant que la pratique du savoir aujourd'hui, son insertion dans la société, prescrit des liaisons latérales entre tous les champs : il n'est guère de question scientifique, technique, économique, médicale, etc. qui ne mène au droit, à l'éthique, à la religion, etc.

INVENTION, PERSONNAGES

L'invention, c'est la construction de concepts pour la compréhension des choses et leur signification – et même l'anticipation, sur l'état de nos savoirs et de leur rapport à un monde en pleine mutation. La philosophie a pour tâche d'inventer notre conception du monde, en faisant entrer dans notre langage, c'est-à-dire dans notre pensée, tout ce qui contribue à l'intelligibilité du monde physique, des vivants, des collectivités et des conduites humaines. Pour se repérer dans l'accumulation des objets qui sont à penser, et pour lui donner cohérence et sens, il faut des routes et des balises : la série des *Hermès*, prise globalement, est la méthode d'investigation propre à Michel Serres, où chacun invente un concept sous-jacent à des objets ou des savoirs qui, du coup, s'éclairant mutuellement, gagnent en compréhension.

Les philosophes souvent ont des figures, ou des objets, qui sont comme des clefs pour la compréhension de l'œuvre : Platon, Leibniz, Diderot, ont de ces médiateurs qui circulent et agissent dans leur espace de pensée. Ce sont des objets de pensée, certes, mais aussi des sujets du penser : « quasi-objets », tels ceux qui fonctionnent dans les collectifs humains ? Deleuze, l'ami discret de toujours, écrivait que les concepts, s'ils sont créateurs de pensée, sont comme des personnages, hétéronymes du philosophe : non point images, symboles ni emblèmes, plutôt des allégories, « puissances de concept » qui appartiennent au plan qui les contient mais le tracent comme tel et ordonnent le discours qui l'explique – le plan qui les comprend est compris par eux, « compréhension » se dit en sa double acception, et c'est ainsi que le sens est immanent aux objets du discours. Les « personnages conceptuels » ne sont pas l'effet d'un *cogito* ni de l'esprit absolu, et pourtant c'est à partir d'eux et à travers eux que se construit le savoir, sans discours de méthode préalable. De là peut-être vient que Michel Serres n'a pas formé d'école ni de disciples : on ne sait jamais trop, chez lui, d'où viendra le savoir, car les déplacements d'un même personnage/concept restent imprévisibles : de la *Communication* à la *Distribution*, quel pont ? s'il y a de l'invariant dans le questionnement, tout a changé dans les objets, les circonstances, les référents et références ; c'est le même monde et c'est un autre monde : un autre savoir, une autre visée.

Pour cerner l'œuvre, donc, il est expédient de remplacer la liste des ouvrages ou des questions par celle des personnages, sans préjuger si cette galerie de portraits fait une famille ou reste une simple boîte à outils... D'autant que les personnages conceptuels ne sont pas toujours des personnes, on y trouve aussi ce que faute de mieux j'appellerai des « choses », qui se rencontrent dans la nature physique et animale comme dans les connaissances et les pratiques humaines – et qui parfois même relient les trois champs. Que l'on me pardonne si la série, en vrac, ressemble un peu au fameux poème de Prévert ou à une liste de Borgès, d'ailleurs elle contient aussi des rats et des labyrinthes – sous son charme hétéroclite travaille le sérieux du concept : Hermès, le Parasite, Arlequin, la Belle Noiseuse ou la Noise, l'Hermaphrodite, le Tiers-Instruit, Tarpéia, Protée, la Turbulence, le Quasi-objet, le Flux, le Clinamen, l'Hominescent, l'Incandescent, le Malpropre.

Il faut les dire concepts parce qu'ils désignent à la fois un contenu sémantique et une fonction logique : Hermès est la notion générique de communication, et un instrument d'analyse et d'interprétation ; le Parasite désigne un organisme, une personne, un bruit, et la fonction-parasite rend raison de processus concernant le vivant, le collectif, l'information ; la Noise et la Turbulence sont des phénomènes de la nature, qui donnent un opérateur d'intelligibilité à la question des commencements. Le Tiers-Instruit, l'Hermaphrodite, le Quasi-objet, au-delà de leur sens propre, inventent une logique du tiers-inclus adaptée au changement et à la contingence. C'est pourquoi les personnages conceptuels travaillent partout, se retrouvent, chacun semblable et différent, d'un livre à l'autre pour ouvrir un nouveau chemin à la pensée, à l'occasion, à tel endroit, au bon moment, sur tel objet qui se présente, ou qui est à construire, et qui exige compréhension.

Les personnages conceptuels forment l'œuvre, l'informent et lui donnent sa forme, non comme unité, totalité, encore moins une architecture, car elle n'a ni principe ni fondement : cela contreviendrait à sa signification profonde. Lui conviendrait mieux la métaphore leibnitienne de la mer divisée en océans, où tout est connexe et différent ; un paysage liquide parmi lequel des courants sous-marins emmènent soudain très loin mais sans rupture. Le Parasite vous promène entre le vivant, le social, l'information – non de l'un à l'autre : nul chemin déductif ni démonstratif ; cependant c'est encore Hermès qui s'avance là, masqué, puisqu'il s'agit toujours de communication. Inversement : la pensée du sujet (qui est « je » ?) mobilise plusieurs personnages, Tarpéia, Protée, l'Hermaphrodite, l'Incandescent – étranges connexions entre l'anéantissement et le possible. Et pourtant l'œuvre avance ainsi : elle

« procède », suivant cette méthode que Michel Serres nomme, dans son *Éloge de la philosophie*, « procédurale » pour l'opposer à la « déclarative », celle-ci démontrant, à grands coups de définitions et d'inférences nécessaires, celle-là établissant pas à pas des séquences contingentes en connectant, croisant, traduisant des données multiples. Il en résulte, de nouveau et autrement, une œuvre encyclopédique, non plus par les disciplines qu'elle convoque, mais par les grands objets dont elle traite : le savoir, le monde, le vivant, l'homme – en somme, ce qui occupa les philosophes, de Platon à Bergson. Il serait tentant, et pédagogique, de voir dans cette partition une classification doublée d'une chronologie : de fait, l'œuvre semble commencer par la théorie de la connaissance et aller vers les sciences de l'homme ; de fait, elle prend en compte l'épistémologie, la physique, les sciences du vivant, le politique, la religion, l'éthique. Mais cela reviendrait à imposer une forme inadéquate à l'intuition philosophique sous-jacente ; car les cinq *Hermès*, comme *Hominescence*, concernent le savoir assurément, mais aussi le monde et l'homme ; *Fleuves et turbulences*, le monde et le savoir ; *Genèse*, et *Le Contrat naturel*, le monde et l'homme ; *Le Parasite*, le savoir, le vivant, l'homme ; etc. On a beau classer, délimiter, ranger, toujours les personnages conceptuels, indisciplinés, viennent déranger la belle ordonnance. Consolons-nous, l'auteur lui-même se débrouille fort mal – ou fort bien ? – de ses tables des chapitres : il complique à plaisir les tabulations.

Pris globalement, le lexique très particulier ainsi formé autour des personnages résonne comme une musique sous-jacente au sens, créant du sens avant le discours qu'il ordonne – de là vient peut-être le caractère poétique de cette œuvre, qui n'est pas affaire de style mais bien de création d'intelligibilité. « Je parle à plusieurs voix », dit souvent Michel Serres : c'est précisément en ces moments-là que l'intelligence – la compréhension des choses – se manifeste avec le plus d'acuité, comme si cette polyphonie était à elle seule une explication. Laquelle n'est en aucun cas une réduction : le sujet parlant à plusieurs voix est aussi multiple et divers que ce dont il parle. Pour parler vrai, il faut dire plusieurs choses à la fois, pour cerner une chose il faut diffracter la parole, se décentrer – de fait, Michel Serres n'appartient jamais aux domaines où il intervient ni ne se limite à leurs concepts explicites. La pensée est cette distance qui relie.

ANTICIPATIONS

Communication

« LE ROSSIGNOL MILANAIS VA ÉPOUSER UN VIEUX LOUP DE MER »

Sitôt dit sitôt fait, ou quasi : les télégrammes de félicitations affluent sur la table du Capitaine... L'information crée l'événement, simplement domestique ici ; l'album suivant montrera qu'elle fabrique aussi la politique, puisque les annonces télévisées du général Tapioca fabriquent un complot international issu de Moulinsart et déplacent, réellement et physiquement, les complices jusqu'au San-Theodoros.

Ami et complice d'Hergé, Michel Serres trouve en lui confirmation de ce qu'il annonce dès *Hermès ou la Communication* : notre temps n'est plus celui de la production, mais du transport, de la circulation des énergies, des biens et du sens. L'information : le faire savoir compte plus que le faire (et souvent que le savoir-faire), le pouvoir est du côté de l'annonce, de la médiatisation, et ce pouvoir-là ne rencontre pas de contre-pouvoir. Dès le premier *Hermès*, puis au *Parasite*, les médias sont la meilleure et la pire des choses : à pouvoir communiquer tout et n'importe quoi, le canal se déprécie ; et la quantité finit par banaliser la nouveauté, ou égaliser l'incommensurable. La communication, à l'extrême, risque l'uniformisation au détriment de la variété, du mélange, du métissage qui sont facteurs de nouveauté : voyez *L'Hermaphrodite*, *Les Corps mêlés*, la figure d'Arlequin au vêtement multiple. Michel Serres se

souvent-il de la leçon leibnitiennne, que la communication optimale n'est pas l'unisson, mais une harmonie saturée de différences ?

Hermès règne partout pour le meilleur aussi, car la communication multiplie le savoir, dans l'invention et dans la diffusion. L'importation des modèles, d'une science à une autre, produit de la connaissance : ainsi les sciences du langage pour la génétique. *Le Tiers-Instruit*, avec son programme pédagogique, prend acte des résultats des *Hermès*, pour la recherche et pour la formation des individus – et pour amorcer un changement de société indispensable contre les dérives du modèle actuel. Il fait comprendre qu'il est urgent d'allier les sciences exactes aux humaines : celles-ci, dominantes, par leurs résultats brillants, depuis le début du xx^e siècle, dans l'image du savoir et dans la société, ne suffisent plus à penser ni l'une ni l'autre, ni leur rapport, du fait que nos sociétés sont aujourd'hui dépendantes des sciences exactes et que les problèmes éthiques et politiques y prennent leur source.

Hermès ou la Communication est contemporain du livre qui classa Michel Serres parmi les plus grands leibnitiens, d'abord parce que l'analyse est à la hauteur de l'œuvre ; et que celle-ci a fourni, dans les modèles mathématiques d'un Système qui ne s'occupe guère que de communication (dans l'être et le connaître), des outils propres à repérer puis à comprendre, les phénomènes nouveaux qui bouleversent nos savoirs et notre monde. Réseaux, connexions, liens, stocks, transports, bruits, signes, singularités, multiplicités, traductions : tous ces termes qui sont de topologie et d'information expliquent le monde leibnitien comme ils désignent le nôtre – à ceci près que le premier est harmonique et normé par un point fixe situé hors de lui. Pour Leibniz aussi, cependant, le monde le meilleur est celui qui communique optimalement : à la fois le mieux et le plus qu'il est possible. Nous avons semble-t-il renoncé à la première exigence au bénéfice de la seconde : le plus possible, pour la direction (partout), la quantité (tout et tous), et la vitesse (quasi instantanée). L'espace de la Toile est partout et nulle part, libre de toute contrainte, plein et présent en tous points, et formate le monde réel. De cet acquis, ou de ce choix, en tout cas de ce changement dans la circulation des valeurs, des messages, des personnes, et dans la multiplication des relations entre les individus, les *Hermès*, *La Légende des Anges*, *Atlas* se font annonciateurs et témoins ; le concept de parasite et les modèles de l'ancienne angéologie font comprendre le retournement négatif de l'hypercommunication : la redondance qui annule l'information, les parasites qui interceptent la communication, la publicité qui dévore son objet, la circulation qui détruit le paysage, etc. Les bons anges sont discrets, le mauvais ange veut toute la place. De nos acquis et de nos choix *Hominescence* et les livres qui suivent prennent l'exacte mesure, à l'aune des grandes mutations du genre humain : un changement de support aussi radical concerne l'humanité même, les individus et le concept même de sujet, les collectifs, les objets qu'ils inventent, et le rapport à la nature.

Questions de droit

Le Contrat naturel n'est pas un livre d'écologie. S'il anticipe sur des thèmes désormais à la mode, pour le meilleur et pour le pire – inquiétude réelle ou propagande électorale –, il se situe en amont des discours souvent peu informés qui, parlant d'environnement ou de niches écologiques, mettent en garde contre les coups que leur porte l'homme technicien depuis au moins deux siècles. Car la question ne se dit déjà plus en ces termes, et doit être posée à nouveaux frais.

C'est pourquoi la réflexion s'ancre dans un traité philosophique du sujet et de l'objet, et de leur lien ; et, mesurant la mutation radicale du rapport des hommes à la nature, invente une nouvelle et nécessaire modalité de relation construite sur le modèle juridique d'un contrat, explicite bien que non écrit ni énoncé par les parties.

D'où une analyse instruite et féconde du rapport de la science et du droit, qui sont, en somme, les deux langages fondateurs des collectifs humains et de leur appréhension des choses, de leur appropriation aussi, deux façons de statuer sur les relations. Il est désormais convenu,

voire évident, que les questions de science et de droit sont indissolublement liées : *Le Contrat naturel*, il y a quinze ans déjà, en rendait raison, et traçait les voies d'une nouvelle alliance.

Là encore, le philosophe constate, ou plutôt discerne et définit les éléments, les événements qui changent radicalement les conditions de la pensée.

Nouvelle « révolution copernicienne » : il est désormais faux de parler en termes d'environnement, car l'homme n'est plus situé au centre d'un système de choses gravitant autour de lui – modèle de connaissance et de maîtrise inadéquat aujourd'hui ; mieux vaudrait dire que le centre est partout et la circonférence nulle part, en raison d'un système croissant d'interactions, qui ça et là (et, à terme, partout ?) se retournent contre les acteurs. Cela se tire de la leçon du *Parasite* : la bonne relation est la symbiose, car qui tue son hôte meurt à son tour. L'énonciation du droit de l'hôte : première apparition du contrat naturel, déjà inscrit, non conceptualisé, dans le rapport des forces humaines et naturelles.

Nouvelle définition des objets : les artefacts humains dépassent désormais une taille critique (les mégapoles, la bombe atomique), ce qui les rend équivalents aux choses naturelles, accédant, par leur dimension, leur poids, leur impact, au statut d'objet physique, de chose du monde. *Hominescence* affinera le concept d'« objet-monde », avec ces pseudo objets qui sont en quelque sorte des quasi-sujets, parce qu'ils agissent et interagissent en notre nom certes mais peut-être aussi – et cela est plus grave – à notre place, voire malgré nous : l'Internet, les satellites, les résidus nucléaires. Le rapport de l'homme au monde est désormais l'« équipotence » : s'impose alors un changement de conduite, puisque les effets induits par les collectifs humains comptent désormais au bilan des effets physiques, comme ceux-ci non maîtrisés. En ce point précis apparaît la nécessité d'un contrat naturel, le rapport contractuel étant seul habilité à régler pacifiquement un conflit entre égaux. Contrat global puisque l'heure n'est plus aux actes ou effets locaux, par la puissance des moyens dans le temps comme dans l'espace.

Ce qui rend cette solution concevable – car on objectera que l'on ne contracte point avec un objet –, c'est qu'il s'agit, au fond, de connaissance; entendons là non pas strictement la constitution d'un savoir sur un objet, mais l'appréhension de celui-ci comme porteur d'information, support d'un sens possible objectif pour le sujet qui l'appréhende. Or cette relation, cette corrélation, Michel Serres fait comprendre que la science – dans son principe, mais cela se lit aussi dans son histoire – l'a toujours constituée préalablement au savoir, comme condition et garant de celui-ci. Le droit, dit-il, précède la science : cela signifie que le travail scientifique contient implicitement un discours de type juridique donnant un statut à son objet. Les géomètres s'accordent sur le triangle, c'est-à-dire lui accordent des propriétés essentielles qui lui appartiennent de droit, qu'il pourrait donc revendiquer en propre : nous n'avons pas le droit de dire de lui n'importe quoi. Cela semble évident, et facile puisque les figures abstraites n'ont d'être que par leur définition ; mais il en va de même pour les physiciens et leurs objets, et le cas est plus intéressant du fait que l'objet est d'abord une chose du monde qui existe dans la nature indépendamment des décisions humaines. On voit que le contrat naturel est le redoublement d'un contrat social : le même contrat qui constitue le collectif scientifique l'engage à l'égard de son objet, qui du coup, indispensable, devient lui aussi le terme actif d'un contrat.

Est-ce à dire que les collectifs humains se trouveraient en danger à trop négliger le contrat naturel sous-jacent au contrat social ? Michel Serres en effet étend au politique et au religieux le mécanisme du redoublement contractuel : le monde, le monde physique, est le partenaire du monde humain – c'est une constante de sa philosophie que d'y faire entrer le monde entier, la terre, les eaux, le feu et les nuages. Et comment ne pas voir l'urgence lorsque la science relayée par une technologie sans faille et sans pitié produit des objets à l'échelle du monde ? des objets, donc, capables de se substituer à ceux du monde, produits mais du même coup produisant nouvellement

le monde : il faudrait qu'elle passe contrat avec soi-même, nouvelle version, juridique, de la vertigineuse *causa sui*...

L'HOMINESCENCE

Du temps des *Modèles mathématiques*, des *Hermès*, de *La Naissance de la physique*, l'Université reconnaissait Michel Serres comme l'un des siens – un peu turbulent, certes, mais Professeur encore, et brillant commentateur. Mais *Les Cinq Sens* ! Mais *Le Parasite* ! Mais *Rome* ! ces deux derniers traitaient des textes bien connus de façon cavalière, quant à ceux qui suivirent ni l'enseignement ni la recherche n'y trouvaient leur compte... L'intérêt croissant du philosophe pour la littérature fut mal reçu – et pourtant : « seule la philosophie a le pouvoir de démontrer que la littérature va plus loin que la philosophie » – de même son changement de style et de références.

Il faut saisir pourquoi, après s'être essayé au récit – *Détachement*, *La Légende des Anges*, *Nouvelles du monde*, *Récits d'humanisme* et enfin *Biogée* – Michel Serres conçoit la philosophie, celle qui nous concerne et qu'il faut inventer, sous la forme d'un Grand Récit. C'est que, plus qu'une forme littéraire, ce mode d'expression est une façon de comprendre et de penser accordée au nouveau visage du savoir.

La connaissance eut longtemps pour ambition l'unification du réel sous des lois nécessaires, et la recherche de stabilités : elle maîtrisa ainsi le divers et le changeant, modélisant subrepticement l'ordre du temps sous celui de l'espace ; Meyerson fit le bilan de cet état du savoir au moment où Bergson en sortait. Michel Serres, après avoir redessiné à sa manière le réseau encyclopédique, inaugure, dans son *Éloge de la philosophie en langue française*, un nouveau parcours. Tel un arpenteur évaluant les capacités d'un terrain, il relève, en croisant plusieurs récits de sciences sans souci de la chronologie, les bifurcations qu'ont empruntées, imposées, oubliées ou manquées, ou au contraire réactivées les mathématiques et la physique (et la philosophie avec elles) : cela donne, sous-jacente à l'histoire lisible dans le temps linéaire, une histoire discontinue où font date les éléments d'où a émergé, finalement, notre modernité. Or l'histoire ainsi racontée est tout sauf nécessaire : d'une séquence à l'autre, nulle conséquence ; pas de fil déductif, mais une suite chaotique d'émergences, dont le récit global, pourtant, produit un effet d'intelligibilité. Les livres historiques, *Genèse*, *Rome*, *Statues*, puis *Les Origines de la géométrie*, cherchaient déjà dans le court terme de l'histoire humaine une philosophie du temps, substituant à la vaine question de l'origine l'idée du recommencement multiple des fondations. *L'Éloge de la philosophie* dresse un relevé des événements ou circonstances où apparut telle invention, telle intuition, décisives dans l'ordre du possible, d'un futur contingent radicalement nouveau. Ces événements qui sont comme des bifurcations, l'auteur les appellera plus tard des « rameaux », terme qui enveloppe l'idée du temps, de l'engendrement, de l'émergence, d'une suite qui adviendra en raison des circonstances, non nécessaire, puisque l'autre chemin de la bifurcation a pu aussi, auparavant, ou ailleurs, s'accomplir.

C'est à partir d'*Hominescence* que la méthode procédurale trouve son sens plein et son efficace, lorsqu'elle s'applique au temps très long de l'histoire, non de l'humanité mais de l'humain, parce que, ce faisant, elle fait comprendre le monde contemporain et invite à un nouvel humanisme. Pour lire adéquatement notre époque, il faut changer d'échelle, dans le temps comme dans l'espace, et d'abord prendre acte de ce qui est nouveau dans le savoir : des techniques de datation permettant de remonter de plus en plus loin, donc d'identifier les choses par leur naissance ; Michel Serres date ainsi d'aujourd'hui une renaissance de l'espèce humaine, ou plutôt un nouveau commencement, par la prise en charge de l'évolution. Alors sa philosophie change aussi de style en se faisant récit de la contingence ; et de références, quittant les mathématiques et la physique pour la géologie, la cosmologie, la biologie, la paléanthropologie. Les sciences humaines qui, au début du ^{xx}e siècle, ont renouvelé notre pensée de l'homme

sont désormais trop courtes, et doivent à leur tour se renouveler en s'ancrant dans une Histoire d'avant l'histoire : le « Grand Récit » de l'homínisation.

Lequel récit, en ce qui concerne le genre humain unique en son genre et partout identique sous ses espèces culturelles, est celui des quelques gestes assignables, au fond assez rares, qui ont donné un cours radicalement nouveau à l'état des choses. C'est là justement qu'il faut être perspicace et ne pas se tromper de mesure ; car s'il est aisé à l'historien des sciences de dresser le catalogue des inventions, du silex à l'Internet en passant par la machine à vapeur ou l'accélérateur de particules, il incombe au philosophe de comprendre à quelle échelle il convient de penser les événements. Qu'est-ce qui fait série, quelle est la suite, chaotique, contingente, des nouveautés commensurables entre elles et incommensurable aux autres ? Exemple : les biotechnologies marquent une coupure d'importance parce qu'elles maîtrisent la mutation, comme faisait la domestication de certaines espèces pour la sélection ; or la maîtrise des mutations et de l'évolution darwinienne n'est pas un simple progrès scientifique de notre siècle par rapport au précédent, mais une véritable mutation dans l'histoire de l'humanité, et même du vivant. Autre exemple : l'Internet, incomparable aux précédentes techniques de communication parce qu'il produit un sujet sans site, omniprésent et instantané, indépendant de l'espace et du temps. Sous l'apparente continuité du progrès – et parce qu'elles sont prises dans ce qui s'appelle l'actualité, soumises qu'elles sont à l'économie et à la politique du jour –, ces nouveautés déplacent en réalité des plaques profondes ; elles sont à l'échelle du monde même, non de l'histoire.

Les objets du Récit contemporain se caractérisent par leur puissance : bombe atomique, centrales nucléaires, Internet, mégapoles, satellites... Comment nommer « objets » des artefacts capables d'effets globaux sur la planète et ses vivants, quel sujet en peut être le corrélat ? Ces choses qui concernent l'humanité prise globalement, qu'elle le veuille ou non, qui sont possibles et se feront, bon gré mal gré, posent assurément un problème éthique mais d'abord logique et juridique : de qui sont-elles les attributs, qui a droit sur elles ? Comme pour la nature, il faudrait penser ici un contrat qui inventerait un « sujet-monde » face aux objets-monde. C'est en ce point que la philosophie doit s'engager dans le temps présent, non comme Sartre dans le temps court de la scène politique, mais dans celui de l'homínescence qui se dessine aujourd'hui. Elle le peut dès l'instant où l'espèce humaine est en voie « d'auto-évolution » – car paradoxalement sa tâche n'a jamais été aussi simple, puisque l'évolution échappant au jeu du hasard et de la nécessité ainsi qu'aux lenteurs des processus naturels, la question de l'homme est en quelque sorte définie et prévisible ; elle le doit pour éviter une nouvelle barbarie, parce que chaque recommencement – l'histoire humaine l'a montré jadis, et nous le constatons aujourd'hui – est sacrificiel et réveille les pires archaïsmes.

Or du bilan contemporain ressort la possibilité d'un nouvel humanisme, fondé sur deux notions jusque-là lourdes d'idéologie, pour la première, et d'idéalisme pour la seconde. La paléanthropologie et la génétique autorisent un concept de « nature humaine » enfin défini sans idéologie, montrant qu'il y a une seule espèce d'hommes, qui tous ont même origine et même évolution biologiques, en somme le même âge. Chaque homme porte vraiment en lui la forme entière de l'humaine condition. D'autre part, si le génie génétique et les biotechnologies font sortir l'espèce humaine de l'évolution naturelle, l'universel humain devient constructible, et sous la responsabilité des hommes eux-mêmes : si les cultures différencient, quelles pratiques, quels savoirs et quelles techniques peuvent et doivent devenir le patrimoine universel de toutes afin que le concept d'homme ne soit ni une imposture ni une utopie ? Parce que les moyens et les artefacts sont à l'échelle du monde et de ce fait concernent l'humanité même, chaque homme devient sujet entier des prédicats de « l'homme » qu'ils produisent. Cela pose doublement la question éthique : déontologie dans la recherche et ses applications, diffusion des connaissances et des ressources. L'universel n'est pas une idée de la raison, mais un effet qui suit du nouvel état des choses humaines : prendra-t-il le

visage d'une aveugle mondialisation, ou de l'humanisme tiers-instruit que pratique Michel Serres depuis qu'il écrit ?

LE TEMPS

Il ressort de cette œuvre une étrange et belle philosophie du temps.

Le philosophe historien des sciences s'est toujours moqué, du moins n'a jamais fait cas, des théories ayant cours dans les écoles : continuité, révolution, loi des trois états, changement de paradigme, coupure épistémologique... Les figures du temps – celui qui passe, celui qu'il fait – empruntent volontiers leurs caractéristiques à l'espace, parce que le temps est pensé comme l'émergence d'une différence, ou plutôt comme l'accumulation de différences repérables dans un ensemble indéfini (réceptacle, « chôra » du *Timée*, chaos-verseau de Lucrèce, soupe prébiotique, particules, foules, données, etc.). Suivre ou tenir le fil du temps, comme une immortelle Ariane au seuil d'un labyrinthe temporel mémoire inépuisable, reviendrait à collecter ce qui singularise, distingue l'avant de l'après, accomplit l'irréversible qui ne dure qu'un temps, celui-là justement qu'il invente. Or cela, qui passe, se passe toujours et partout – *incerto tempore incertisque locis*, c'est-à-dire se répète. Éternel retour, mais non point du même : le temps est l'éternel retour du différent, le retour, la reprise de ce qui différencie, répétition d'un geste qui interdit la répétition même.

Avec les derniers *Hermès*, avec *Fleuves et Turbulences*, puis *Genèse* et *Rome*, la temporalité se construit par le travail de la bifurcation au sein d'un stock quelconque ; le dessin en rameaux ajoute à l'image spatiale le concept d'un processus, d'un mouvement qui n'est pas un déplacement mais un engendrement, par mutations réitérées à partir d'un tronc commun – tout mot doté du suffixe « – escence » désignerait les phénomènes de ce genre. Chaque rameau est issu du précédent et tous le sont du tronc, tous différent entre eux et de celui-ci, et pourtant les derniers gardent la mémoire des précédents, s'en distinguent et les recueillent. Or ce processus n'a qu'un sens, et c'est ainsi qu'il crée du temps, puisque les antécédents ne connaissent pas les suivants – il y faudrait une providence, où s'adosseraient un temps prévisible, la nécessité, le déterminisme, etc., mais la philosophie de Michel Serres affirme la contingence, et, mieux, contre tous les usages, engendre le nécessaire à partir du contingent, suivant encore la leçon de Lucrèce : les atomes se rencontrent au hasard, mais une fois formées les liaisons tiennent, comme par des pactes indissolubles, cela se dit, chez Lucrèce autant qu'aujourd'hui, de l'inerte comme du vivant, en sciences exactes et humaines. Le schéma proposé dans *Rameaux* montre comment la répétition d'un même opérateur, la bifurcation, inaugure à chaque fois une différence, d'où suit un nouveau format dans lequel derechef la reprise de la bifurcation re-formate le tout... *et ita in infinitum*. Résurgence : chaque rameau pousse des surgeons. Ainsi s'écrit l'histoire, toujours nouvelle et pourtant continue, parce que les grandes mutations, semble-t-il, se produisent, invariantes par variations, en des points de bifurcation analogues qui surgissent contingentement de nécessités du même ordre. Exemple inattendu mais pertinent, venu des sciences humaines : Michel Serres relève, comme nœud d'hominescence, à l'ère du christianisme, moment d'une grande mutation du monde romain, la singularité de la « Sainte Famille » qui déconstruit les liens ordinaires de la parenté, libérant les relations humaines des archaïsmes de la généalogie naturelle comme des appartenances tribales et raciales – cette universalisation était nécessaire à l'expansion du christianisme ; notre société ne réitère-t-elle pas aujourd'hui une bifurcation équivalente en élargissant les notions de famille et d'héritage par l'intégration dans l'espace social et juridique de relations privées sans rapport à la parenté, à la nation, à la race ? Ce nouveau format travaille, comme le précédent, à l'universalité, contre des relations d'ordre qui se réclameraient de nécessités naturelles ou culturelles ; revient, par ce geste, une différence de même type, qui ouvre, comme deux mille ans auparavant, un nouveau temps. Il n'est pas question ici de foi ni de croyance, mais bien de savoir et d'interprétation – Hermès toujours travaille aux connexions.

Autre exemple, pris des biotechnologies : analogues (mais incommensurables) pour leur impact et leur signification sont les deux bifurcations que connurent le Néolithique et notre temps, avec la maîtrise de la sélection naturelle pour l'un et celle des mutations génétiques pour l'autre ; force est de reconnaître la première sous la seconde, donc de lire correctement celle-ci comme la résurgence nouvelle d'un rameau très lointain, – même quête de domination du vivant et d'immortalité. Ne dirait-on pas que toute nouveauté réactive une nouveauté antérieure, analogue par le problème à résoudre et différente par les solutions possibles, avec un tel effet de surenchère qu'elles en deviennent incomparables ? cet écart compte le temps, mieux, serait le temps même.

Parce que le temps est la reprise, la réactivation de changements qui font bouger des plaques profondes d'où sont issues de radicales nouveautés, la philosophie qui se veut de plain-pied avec le temps présent doit renouer le fil des inventions, retrouver le moteur de l'innovation perpétuellement recommencée, les moments, les gestes, qui ont lancé, ça et là, le processus de différence. C'est pourquoi la connaissance prend la forme d'un récit : non l'histoire du passé mais la mise à jour de la nouveauté, l'intelligibilité de ses conditions d'émergence – d'où suit la tâche que Michel Serres a toujours assignée à la philosophie : l'estime du jeu des possibles, par une sorte d'anticipation des bifurcations contingentes et diverses aujourd'hui ouvertes à nos décisions.

Panorama d'une pensée

Christian Godin

Achille est le héros aux pieds légers, chez Homère. Hermès chaussé de sandales ailées a les pieds plus légers encore. C'est cette légèreté mercurienne que l'on perçoit dans les ouvrages de Michel Serres avec des textes que l'on croit comprendre et qui pourtant semblent toujours fuir, des textes à l'image de ce qu'ils entendent signifier : les nuages. Mais nuageux ne signifie pas nébuleux. Comme son patronyme, l'œuvre de Serres peut se lire en tous les sens sans changer de sens.

« Éviter toute appartenance »¹ : Serres fait partie de ces rares penseurs qui ont su se préserver de ces courants de pensée qui ont cru exceller par triomphe alors même qu'ils dégénéraient en modes : l'existentialisme, le marxisme, la phénoménologie, le structuralisme, la philosophie analytique. Alors qu'il a pratiqué, plus qu'aucun autre, les longues études, et est entré dans de grandes écoles, parmi les plus prestigieuses, Serres se paie (ou se donne) le luxe de n'être qu'un autodidacte. « J'ai pris cette habitude [...] d'apprendre la philosophie ailleurs qu'aux endroits où l'on répute qu'elle s'enseigne. J'ai presque tout appris dehors et presque rien dedans². » Épistémologue, il se donne (ou se paie) le luxe de récuser l'épistémologie : « Les savants eux-mêmes réfléchissent mieux sur leurs matières que les meilleurs épistémologues du monde³. »

Michel Serres s'inscrit dans une tradition d'écriture et de pensée typiquement française qui, de Montaigne à Alain, a réellement cultivé la philosophie sans bâtir de système ni véritablement créer de concepts. Ce qui ne va pas sans risques. Le travail de Serres n'est pas une critique, et il n'est pas de l'ordre du dévoilement. L'implication est préférée à l'explication. Fonder, dévoiler, accuser, clarifier, toutes ces postures, qui sont et font la philosophie depuis des siècles, sont étrangères à Serres. C'est peu de dire que notre auteur rejette la dialectique : « Penser par négation, écrit-il, n'est pas penser. Ce dualisme cherche noise, il n'a rapport qu'avec la mort⁴. » Pas de traité donc, jamais d'analyse systématique. Comme le Dieu portugais que Paul Claudel cite en exergue de son *Soulier de satin*, Serres dessine droit par des lignes courbes. Pour une fois, l'étymologie (dont il est, comme tous les amis de la langue, amoureux) est prise en défaut : la ligne la plus directe n'est pas la plus droite. Vieille habitude de navigateur. L'espace de la connaissance et de la pensée n'est pas plat ni orthogonal à la manière de celui d'Euclide. Pour aller d'un point à un autre rapidement, ce sont les géodésiques qui font aller plus vite.

Comme chez Verlaine, rien qui pèse ou qui pose : s'il y a un philosophe du gai savoir dans la France à partir des années 1970, c'est bien Michel Serres (seuls François Dagognet et Edgar Morin, par ailleurs si différents de style et d'esprit, peuvent lui être à cet égard comparés). Que l'on mette seulement côte à côte *L'Hermaphrodite* et *S/Z*, de Roland Barthes, publié dix-sept ans plus tôt⁵. Les deux ouvrages traitent de *Sarrasine*, la nouvelle de Balzac. Mais là où Barthes dépiaute le texte jusqu'à la lettre, le désarticulant et le recomposant en systèmes issus de la linguistique, Serres y vagabonde en larges lignes transversales.

Tous ces azimuts (philosophie, sciences, arts, littérature, mythes, souvenirs, fantômes) pourraient faire croire à une complète dispersion. Mais la dispersion n'apparaît qu'à celui qui n'a pas vu la distribution. Le dernier chapitre d'*Atlas*⁶ récapitule le parcours des œuvres du *Leibniz* à *Atlas* même selon un ordre de rhapsodie que Kant avait opposé expressément au système. Chaque livre a

appelé le suivant en même temps que celui-ci lui passait le relais. Il n'y a donc pas de véritable centre dans cette œuvre, mais un cheminement, et même une course, pour reprendre ce mot de flibuste. S'il fallait absolument donner un nom à la philosophie de Serres, celui de « distributionnalisme » ou celui de « sérialisme » conviendrait assez : une forme de structuralisme non dogmatique attentif aux constantes mais répugnant aux tableaux. Cette loi de la série gouverne aussi bien l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain-philosophe que chacun de ses ouvrages pris à part.

Comme la plupart des philosophes-écrivains – on pourrait citer les noms de Kierkegaard et de Nietzsche (auxquels il ne se réfère que très rarement) – Serres invente moins des concepts qu'il ne construit des types : Hermès, le Parasite, l'Hermaphrodite, Le Tiers-Instruit, Arlequin, les Anges... Une ironie de l'histoire a voulu qu'Hermès, le dieu des échanges et des carrefours, ait fini par donner son nom au plus impénétrable des secrets (l'hermétisme⁷) comme si la diffusion n'allait pas sans *réserve*.

Le premier des héros (hérauts) est Ulysse, le navigateur jamais découragé, qu'Homère dit « aux mille tours » (*polutropos*). Serres est philosophe de l'*erre* – aux antipodes de cette « errance » où Heidegger pointait la déréliction du *Dasein*⁸. Ulysse en héros tutélaire : il ne conquiert jamais, ne prend pas possession⁹ ; son voyage n'obéit à aucun programme, sa volonté ne s'exerce qu'à partir de ce qu'elle n'a pas voulu (les tempêtes, les rencontres...) ; sa route est hors méthode, exode¹⁰ littéralement.

Aussi curieux que cela puisse paraître de la part d'un philosophe qui a beaucoup lu et écrit, il y a bien un anti-intellectualisme affirmé chez Serres¹¹, qui va au-delà d'une rancœur contre les bassesses de l'institution universitaire. *Esthétiques sur Carpaccio*¹² récuse explicitement les études savantes sur le peintre. Forcément abondantes dans le travail sur Leibniz, une thèse qui a dû sacrifier aux lois du genre, encore présentes dans les deux premiers volumes d'Hermès, les notes disparaissent à partir d'*Hermès III. La traduction*¹³ et du livre sur Zola¹⁴. En même temps qu'il renonce à l'habitude de semer des notes en bas de page¹⁵, Michel Serres refuse systématiquement d'allonger des bibliographies à la fin de ses livres¹⁶. Pour terminer¹⁷, il prendra même Internet pour appui (pour prétexte ?) afin, dit-il, d'épargner ses lecteurs : à quoi bon alourdir le récit ? Un conteur, un romancier, met-il des notes en bas de page ? Imagine-t-on La Fontaine indiquer avec une précision de philologue ce qu'il doit à Esope ou à Bilpay ?

Serres fait plus que symboliser par ses récits ; il symbolise, pourrait-on dire ; il met en communication¹⁸ des choses et des êtres qui semblent vivre d'une vie séparée et n'avoir de commun que le nom : ainsi *Le Parasite*¹⁹ pense-t-il ensemble l'écornifleur, le pou et le bruit gênant. Alors que chez Jacques Derrida le double sens d'un terme annule la certitude du sens, chez Michel Serres, il la constitue. Déjà *Hermès I ou la Communication*²⁰ se plaisait à marier les mathématiques à Cendrillon. Le coq et l'âne se touchent, rapprochement risqué, mais, à la différence de l'histoire naturelle, l'histoire des lettres ne voue pas le mariage des espèces à une stérilité fatale.

Comme tous les fabulistes, Michel Serres manie l'analogie en voltigeur. Ainsi la navette Challenger sera-t-elle assimilée au dieu Baal ; la communication ira dans les deux sens : « Baal est dans Challenger et Challenger est dans Baal²¹. » De part et d'autre, les hommes ne meurent-ils pas au nom d'une statue qui les écrase ? Mais sans doute le démon de l'analogie n'a-t-il jamais frappé aussi rudement que dans cette *Légende des anges* qui fait de nos avions²² les avatars des anciens anges²³ : quitter la terre pour y revenir, est-ce la même chose que retourner au ciel ?

Serres aime les images, les livres d'images. *La Légende des anges* en est un où se mêlent photographies et reproductions de peintures. « Légende » se dit aussi de la phrase courte placée au bas d'une image... Serres est un conteur fabuleux, un conteur de fables²⁴. Avec lui, le *muthos* prend sur le *logos* une belle revanche. La Fontaine²⁵ devient plus important que n'importe quel grand philosophe de la tradition. Et à ceux que ce mode de présentation des idées chiffonne, notre auteur répond que les *Méditations métaphysiques* de Descartes, unanimement considérées comme l'un des sommets de la philosophie spéculative classique, ont la forme d'un récit²⁶.

Un conteur n'est pas en peine à dire sans lassitude les mêmes histoires. Serres est un penseur-récitant qui n'a pas cessé de recommencer, de reprendre inlassablement les mythes et les légendes²⁷. Ses livres sont comme les vagues de la mer, qui passent là où les autres ont passé. *Rome* *Le livre des fondations* est le récit des origines de Rome, repris de Tite-Live, le récit d'un récit.

Très écrit – certains diront : trop écrit. Sans doute soupçonne-t-on une tendance à se regarder écrire, comme d'autres s'écoutent un peu trop parler. Mais n'y a-t-il pas urgence ? Si le langage est, comme l'a dit Heidegger, la maison de l'homme, alors il y a péril en la demeure. La langue a été appauvrie par la science, qui ne veut voir en elle qu'un moyen de vérité, exténuée par les médias qui l'instrumentalisent et la déforment pour leur jeu de séduction-manipulation, et par l'administration qui ne connaît que le pouvoir²⁸. Dans ce contexte, les ouvrages de Michel Serres apparaissent comme des actes de résistance et des actions de bienfaisance. On comprend que l'Académie française a accueilli ce vieillard vert : elle a récompensé un amoureux de sa langue et dont l'œuvre, d'une rare richesse de vocabulaire, a vu défiler une bonne partie du dictionnaire.

Les plus sévères se disent : parfois intéressant, jamais profond. Il n'est pas impossible que la fécondité (la « facondité ») de l'écriture ait fini par stériliser la pensée. À partir de 1972-1974, années du tournant anti-universitaire, le style devient plus personnel, plus fleuri, moins philosophe d'amphithéâtre. Le *moi* bientôt se taillera une part de lion. Le lecteur attentif et qui garde assez bonne mémoire de ce qu'il aura lu ne manquera pas de se demander si là aussi le mythe ne l'a pas emporté sur l'événement. Comme tous les conteurs, Michel Serres s'invente beaucoup de choses et se met volontiers en scène. Si l'épistémologie de Michel Serres n'est pas catastrophiste (discontinuiste)²⁹, son récit, lui, l'est. *Nouvelles du monde*³⁰ décline sur tous les continents et selon les lignes de force de tous les éléments toutes les catastrophes – tempêtes en mer et en montagne, tremblements de terre etc. – vécues ou imaginées telles. Pourtant, le moi est explicitement récusé. Il est vrai qu'il ne s'agit alors que du moi pauvre, celui de l'identité simple et de l'appartenance unilatérale. Cela dit, à la différence d'un Malraux qui affronta quelques-uns des conflits les plus dramatiques du siècle écoulé, Michel Serres, livre après livre, paraît bâtir une légende (celle du marin doublé d'alpiniste) qui ne concerne que lui.

Soulevé par son écriture, Serres a moins souci de vérité que d'efficacité³¹. Parfois, le doute affleure : « Je crée ou je mens ?³² » L'auteur, qui n'a jamais accordé beaucoup de place à la psychologie, et encore moins à la psychanalyse, est trop lucide sur son compte propre pour ne pas voir dans cette orgie de mots une « argumentation venue de cet affolement de mourir »³³.

*

« L'exercice de la philosophie ne peut se séparer d'une certaine idée de la totalité. Un philosophe, oui, doit tout savoir, avoir tout compris et tout vécu³⁴. » Faisant allusion aux récusations contemporaines de la totalité (la totalité est dangereuse, totalitaire, la totalité est inutile, métaphysique), Serres écrit : « Nous avons cru mourir de totalisation, voici que nous pouvons périr d'émiettement³⁵. » Philosophe de la totalité : autant dire qu'il est d'avant-hier ou d'après-demain. L'intérêt porté par lui à la figure de l'hermaphrodite doit être rapporté à ce tropisme. Il y a en effet quelque chose de *sectaire* dans le *sexe unique*³⁶.

Dans ce même espace de totalité où la pensée peut enfin respirer au grand large, Arlequin que Serres convoque fréquemment incarne la bonne accumulation. Il a pris les habits de tous et il les a gardés sans jamais en être alourdi. Son identité est la somme de ses appartenances multiples ; Arlequin est l'individu fait de tous les autres, l'« homme-palette »³⁷. On devine, derrière cette expression, à qui l'auteur pense...

Serres est le philosophe de l'unité et de la totalité des êtres et des savoirs. La séparation en spécialités n'obéit ni à l'ordre des choses ni à la logique des idées ; elle ne fait que suivre les manigances du pouvoir. D'un côté, il y a les scientifiques incultes, de l'autre, les littéraires ignorants : tous se vantent d'être des spécialistes. De Leibniz, Serres a appris la continuité. Les connaissances

forment un tout comme les océans du globe et si certaines paraissent isolées des autres, c'est que l'on n'a pas vu le détroit qui les reliait.

Communication entre les sciences, communication entre la science et la littérature, communication entre l'art et la science. Le Passage du Nord-Ouest métaphorise le passage recherché entre « la science exacte » et « les sciences humaines »³⁸. Dans *Hermès III. La traduction* le chapitre « Turner traduit Carnot »³⁹ montre comment la peinture peut exprimer par les moyens qui sont les siens les lois de la thermodynamique. Non pas analogie vague ou lointaine, ni a fortiori comparaison, mais mise au jour d'une entreexpression comme celles dont Leibniz composa son harmonie. Le peintre anglais dit la même chose que le physicien français, mais autrement. De même, les lois de l'hérédité sont à lire chez Zola⁴⁰ tout autant que chez Mendel. D'ailleurs, l'attention portée par les sciences les plus modernes au détail rapproche celles-ci des arts⁴¹.

Mais le rapport entre science et littérature n'est pas seulement d'expression commune et contemporaine. Si Jules Verne intéresse autant notre auteur, c'est parce que ses anticipations portaient sur les moyens de déplacement (ballons, avions, sous-marins) et de transmission (télégraphe, télévision). Pris dans son ardente volonté de frayer un passage entre les lettres et les sciences, Michel Serres va jusqu'à affirmer que « la dérive vers le rouge », générale dans les œuvres littéraires de Barbey d'Aurevilly, est proprement à rapporter à l'effet Doppler⁴² – autrement dit, cette découverte d'astrophysique avait déjà été faite par un écrivain plus d'un demi-siècle auparavant !

*

Michel Serres prend connaissance en 1959 du livre de Brillouin, *La Science et la théorie de l'information*, une lecture qui déterminera une bonne part de sa pensée et, en premier lieu, son intérêt tout particulier pour Leibniz auquel il consacre son grand travail de thèse.

Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques rompt avec l'interprétation trop étroitement logiciste du philosophe allemand, qui dominait depuis les travaux fondateurs de Bertrand Russell et de Couturat. S'il y a bien un système de Leibniz, ce n'est pas au sens où il y a un système de Descartes ou un système de Spinoza. Aux paradigmes de l'arbre et de la chaîne – les deux modèles fondamentaux de l'encyclopédie philosophique – Leibniz substitue celui du réseau à entrées multiples⁴³, en quoi il se montre résolument actuel. Leibniz est le premier philosophe de la communication⁴⁴. Au discours de la méthode cartésien, qui dessine un chemin droit⁴⁵, même pour sortir de la forêt, Michel Serres préfère le tracé sinueux du labyrinthe leibnizien qui mène toujours là où les pas du flâneur le conduisent. Il dispose les six projets universels du philosophe (combinatoire, encyclopédie, science générale, mathématique universelle, langue universelle, caractéristique universelle) en un hexagone dont chaque sommet est relié aux cinq autres⁴⁶. Ainsi le système global est-il l'horizon de chaque analyse⁴⁷. « Nous sommes tous des néo-leibniziens »⁴⁸, écrit Serres : la théorie de l'information, la théorie de la communication, la cybernétique, la systémique – toutes ces disciplines contemporaines ont été inaugurées par le philosophe de l'harmonie préétablie.

Jouventes Sur Jules Verne reconstitue, à la faveur de l'auteur du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, une véritable encyclopédie des disciplines et des lieux dans la continuité de l'esprit leibnizien⁴⁹. C'est dans cette filiation qu'il convient de comprendre la passion de notre philosophe pour Hergé⁵⁰ dont il dit qu'il est le seul vrai génie qu'il lui ait été donné de rencontrer dans sa vie⁵¹.

*

Hermès, sous l'autorité duquel ont été publiés cinq volumes d'articles écrits dans les années 1960-1970, est un dieu leibnizien. Les Grecs vénéraient en lui le patron des orateurs en même

temps que l'inventeur de l'alphabet, de la musique, de l'astronomie, des poids et mesures, et de la gymnastique. De tous les dieux de l'Olympe, Hermès est le seul dont on puisse dire qu'il était vraiment l'ami divin des hommes. Il présidait aux échanges de biens – qu'ils soient matériels (les marchandises du commerce) ou non (les inventions et les idées). C'est Hermès qui offrit à Apollon la lyre qu'il avait fabriquée à partir d'une carapace de tortue : Serres n'entend-il pas donner aux connaissances les plus sèches de la science et aux concepts les plus ardues de la philosophie la sonorité d'une lyre ? Mais si notre philosophe a placé l'ensemble de son travail sous l'invocation de ce dieu antique, ce n'est pas seulement, même si c'est d'abord, à cause de la communication. Le mythe raconte qu'Hermès sépara un jour avec la houlette de berger que lui avait offerte Apollon deux serpents qui se battaient. Le caducée devint dès lors l'emblème de la concorde⁵². L'un des principes centraux du libéralisme est que le commerce est foncièrement pacificateur. C'est par ailleurs parce que la maladie est considérée (depuis l'école hippocratique) comme une sorte de discorde que le caducée sera choisi pour symboliser l'art médical⁵³. Hermès est également une divinité chthonienne de la fécondité et des morts. Il facilitait le passage des voyageurs en écartant des carrefours les revenants qui les hantaient. Serres est un passeur qui a toujours eu à charge et à tâche d'écarter de la compréhension les fantômes du passé qui l'entravent. C'est Hermès aussi qui a pour fonction de conduire les âmes du monde des vivants à celui des morts : il porte alors le nom de Psychopompe. Enfin, comme il a été dit, Hermès était le dieu de la gymnastique : l'attention au corps est une constante dans la pensée de Serres, une attention qui, à la différence de celle d'une certaine phénoménologie très influente en France, n'oublie ni le souffle ni les muscles⁵⁴. Le corps est interface et non pas la limite qui séparerait le *moi* du monde. Serres est également attentif à l'élevage et à l'élévation : Hermès n'était-il pas d'abord une divinité pastorale, protectrice des troupeaux ? Et puisque Hermès fut joint de corps à Aphrodite par le mythe, l'hermaphrodite est l'une de ses variations, à laquelle Michel Serres a consacré un ouvrage⁵⁵.

Le livre *Esthétiques sur Carpaccio* doit-il réellement son existence, comme il est dit au tout début de cet ouvrage, au fait qu'il constitue un contre-exemple à la philosophie de la communication ? Une œuvre d'art, en effet, mais c'est vrai aussi de la démonstration mathématique et de la violence guerrière, s'impose, et, ce faisant, elle interdit le dialogue⁵⁶. Or, toutes les toiles du peintre vénitien, que ce soit *Saint Georges luttant contre le Dragon*, le *Portrait d'un chevalier*, *Saint Augustin dans sa cellule*, voire *Les Deux Courtisanes* racontent des histoires d'échanges et de passages.

Hermès est le dieu de l'échange total. Il protège aussi bien le voleur que le commerçant : d'ailleurs, le voleur n'opère-t-il pas, lui aussi, un déplacement ? Inversement, le commerce ne va-t-il pas sans quelque *dérobade* ? On comprend que la figure du parasite – auquel Serres consacre l'un de ses ouvrages les plus originaux – soit une métamorphose de celle d'Hermès : le parasitisme est à l'échange ce que le vol est au commerce, une manière un peu forcée⁵⁷. Le parasite incarne la communication sans échanges. Certes, il intercepte la communication mais il entre tout de même en communication. De plus, il empêche l'identité de coller trop facilement à soi et, ce faisant, l'aide à se constituer. Tel est l'un des thèmes récurrents de la pensée de Serres : l'identité est à chercher et à trouver hors de soi, et non pas en soi, comme on le croit trop communément : d'où l'importance tutélaire de la figure du double. Le parasite est en réalité un ange gardien⁵⁸.

La Légende des anges nous dit qu'Hermès « unique, faux et voleur » est dépassé par les anges⁵⁹. Hermès ne connaissait en fait de complexité que l'entrelacs, symbolisé par le caducée. Les anges, eux, sont partout ; ils surgissent de partout et s'entrecroisent en réseaux arachnéens. En ce sens, ils sont plus leibniziens encore qu'Hermès. Ils ont pour eux la vitesse, l'ubiquité.

Comme souvent (comme toujours ?) l'auteur pense aussi à lui : Michel Serres est un ange⁶⁰ ! « Les immortels n'ont pas d'adresse »⁶¹. On trouve dans *Éclaircissements* cette surprenante confidence : Simone Weil fut « la seule philosophe qui m'ait influencé vraiment »⁶². La référence demeure incompréhensible si l'on oublie la grâce, à laquelle la philosophe opposait expressément la pesanteur.

*

Ce serait retomber dans le particularisme que de s'imaginer qu'une telle apologie de l'aérien puisse se faire aux dépens de la terre. Car ce sont bien les messages de la terre que les anges transportent partout, en tous sens, et avec une très grande vitesse⁶³.

Ce n'est donc pas de Michel Serres qu'il faudra attendre l'oubli du monde, qui fut le travers commun de la philosophie contemporaine : « Lisez ce qui paraît en France depuis ma naissance, au titre de philosophie, vous n'y trouverez pas une racine d'arbre⁶⁴, une cascade, un fleuve, la plaine, jamais le sourire de l'océan... »⁶⁵. Hegel avait forgé le terme d'acosmisme pour désigner la philosophie de Spinoza ; Serres le reprend pour fustiger une philosophie qui, en perdant le monde, a littéralement perdu le nord⁶⁶. Inversement, ce que Michel Serres aime en Tintin, le héros d'Hergé (auquel il consacre un ouvrage⁶⁷), c'est qu'il se sent chez lui partout dans le monde et qu'il a une force juvénile, sans avoir l'air d'y toucher.

La Légende des anges se présente comme un dialogue entre Pia (« la pieuse »), médecin à l'infirmerie de l'aéroport et Pantope (« tous les lieux »), inspecteur d'Air France. Lui tourne autour du monde, elle, voit le monde tourner autour d'elle. La pensée de Michel Serres est gouvernée par son imaginaire et celui-ci doit à l'espace la plupart de ses caractères. Les titres de nombre d'ouvrages renvoient à des relations spatiales : avec (la communication), à travers (la traduction), parmi et entre (l'interférence), à côté (le parasite), hors de (le détachement). Alors que le concept philosophique s'énonce généralement comme un substantif ou un verbe (la vérité, l'être), Serres y substitue, comme il dit, des « personnages préposés aux prépositions »⁶⁸ qui vont constituer une « philosophie des prépositions »⁶⁹. Au *là* de Heidegger, lequel en fait le signe propre au *Dasein*, Serres préfère le *hors-là*⁷⁰. « Nous sommes tous des hors-là », écrit-il⁷¹. Toute l'histoire humaine est un voyage : les choses n'ont-elles pas humainement commencé à partir de l'exil hors du jardin d'Éden ?

Habile ouvrier de la langue, Serres n'est pas tombé dans ce fétichisme du langage si habituel à la philosophie du xx^e siècle, et qui servit d'alibi à tous ces penseurs qui ne surent jamais écrire. Le monde n'est pas un concept abstrait, comme chez Kant, mais un lieu dont la terre occupée et travaillée pendant des millénaires par le paysan marque une limite visible. *Le Contrat naturel*, volontiers décrié, plus encore mal compris, posera en 1990 ce qui désormais nous apparaît comme une évidence : « L'histoire globale entre dans la nature ; la nature globale entre dans l'histoire ; voilà de l'inédit en philosophie⁷². » Le contrat naturel que propose Serres est d'ordre métaphysique – en ce sens qu'il implique d'une part le dépassement de la nature (physique) locale et présente⁷³ et d'autre part la reconnaissance d'une commune appartenance à un ordre global. Hans Jonas fut, avant Serres, le seul philosophe à avoir pris la mesure de cet enjeu.

Le Contrat naturel transpose le pari de Pascal en un domaine qui n'est plus religieux mais naturel et historique – l'existence d'une catastrophe globale se substituant à celle de Dieu : « Si nous jugeons nos actions innocentes et que nous gagnions, nous ne gagnons rien, l'histoire va comme avant ; mais si nous perdons, nous perdons tout [...]. Qu'à l'inverse nous choisissons notre responsabilité : si nous perdons, nous ne perdons rien ; mais si nous gagnons, nous gagnons tout...⁷⁴ » Lorsque Michel Serres dit de lui qu'il est un « mécréant mystique »⁷⁵, ce n'est pas seulement parce qu'il a conservé, bien qu'athée, ou du moins agnostique, les leçons des plus grands récits du christianisme, mais surtout parce que peut être nommé « mystique » celui pour qui la force de l'unité, et la conscience qui l'accompagne, sera toujours plus entraînante que celle de la séparation.

*

Michel Serres préfère les devenir aux états et les surgissements aux bilans. L'incandescent⁷⁶ brille sans brûler, il feint de ne pas se consumer ; l'hominescence, titre d'un autre ouvrage, est un

néologisme créé explicitement pour faire pièce à l'hominisation – qui fait déjà trop signe vers son résultat final. À l'essence de l'homme, Michel Serres dit préférer son « escence »⁷⁷.

La problématique des fondements, de Descartes à Husserl en passant par Kant, relève d'une philosophie catastrophiste de l'inauguration brutale et de la rupture radicale. Serres voit dans l'origine d'abord une genèse⁷⁸. À la thématique du fondement⁷⁹, il substitue celle de la *reprise* : le texte est conservé mais la scène et les acteurs seront tout autres (sens théâtral) ; un moteur continue de fonctionner, mais il passe à un régime supérieur (sens technique). La reprise n'est jamais la répétition.

Qu'est-ce qui est repris dans les sciences ? Non pas l'ensemble des recherches mais seulement une partie des problèmes et des résultats : « Une grande invention annule, supprime tout autant un champ du savoir qu'elle en promet un autre », rappelle Serres⁸⁰. Il n'y a pas qu'en économie et dans les techniques que la création est destructrice : la plupart des travaux des mathématiciens du passé ont été littéralement laissés de côté par leurs successeurs. L'histoire de la connaissance n'est donc pas celle d'un patrimoine qui ne ferait que grossir au fil des siècles.

On s'imagine les sources comme des points uniques de l'espace et du temps d'où tout dériverait. On oublie ce faisant qu'elles-mêmes résultent de la jonction d'une multitude de courants imperceptibles et souterrains⁸¹. Il y a chez Serres une conjuration de l'*un* – qui sans doute représente la façon la plus efficace de donner son congé à la métaphysique. L'univers lui-même est une distribution de matière et d'énergie et non une structure. C'est le multiple qui est à l'origine de toutes choses. Le multiple contre l'un : d'où le liquide et le gazeux joués contre le solide, d'où la distribution jouée contre la structure, d'où le récit et la légende joués contre le concept, d'où la rhapsodie jouée contre le système. L'image du fleuve est trompeuse : le temps ne coule pas ni ne passe, il *percole*⁸².

Lorsque Michel Serres traite de problèmes d'histoire des sciences, il ne suit pas les habituelles chronologies. Pour lui, le temps n'est ni simple ni homogène ; il possède une dimension fractale, une structure feuilletée faite de plis et d'empilements. De même qu'une ville n'est pas contemporaine de l'instant dans lequel nous la voyons, notre corps contient en lui la mémoire physique d'une matière qui s'est constituée il y a des milliards d'années.

Les historiens et philosophes des sciences sont presque tous pris par le démon de la nécessité – comme si toute invention ou découverte devait apparaître au moment où elle est apparue. En épistémologie, Serres reste fidèle à la leçon de Bergson : la durée est créatrice d'imprévisible nouveauté, la seule chose que l'on puisse prévoir dans le mouvement des idées, c'est leur imprédictibilité même. L'histoire des idées est aussi faite de migrations et de métissages et pour qui sait lire la *poésie* des événements, c'est-à-dire leur puissance de création, les dogmes convenus sont presque toujours faux. Ainsi a-t-on accusé le christianisme d'avoir été une machine de guerre contre le corps (le procès a été instruit par Nietzsche et il n'a toujours pas été suspendu) alors même que la religion nouvelle n'a pas cessé, de la conception à la résurrection (des corps) en passant par l'incarnation, de parler du corps. L'épistémologie de Serres se situe aux antipodes des conceptions discontinuistes de Bachelard (théorie de la rupture épistémologique) et de Thomas Kuhn (théorie des paradigmes). Le principe de continuité, hérité de Leibniz, est d'abord appliqué au domaine de la connaissance : il y a *déjà* de la physique mathématique, et de la plus actuelle, dans le poème de Lucrèce *De Natura Rerum*⁸³. Corollairement, il y a encore de la légende, et de la plus ancestrale, dans les sciences contemporaines.

Noise – que les Anglais nous ont pris pour faire leur *bruit* – est un vieux mot français qui renvoie à la turbulence⁸⁴. Michel Serres cherche la noise. À la question de savoir si la géométrie est née en Grèce ou bien en Égypte ou encore en Mésopotamie, il répond : la géométrie est née partout où l'homme a pris de la terre sa mesure⁸⁵. Le « miracle grec » (l'expression, fameuse, est d'Ernest Renan) fut aussi sumérien, égyptien, et, ajouterions-nous, indien et chinois.

Rien de plus actuel que les espaces virtuels dans lesquels les techniques les plus innovantes nous plongent. Et pourtant, « par un lent rééquilibrage, les plus rares nouveautés s'ancrent dans

des habitudes millénaires que nous n'avions pas perçues »⁸⁶. Comme dans la pâte aplatie par la transformation du boulanger, les deux points les plus éloignés l'un de l'autre peuvent se trouver soudain superposés, un passé très lointain peut coller exactement au présent : ainsi l'arithmétique sumérienne est-elle intégrée à des logiciels informatiques. Ce temps plié donne à voir des coïncidences qui ne sont pas des hasards. Lucrèce *coïncide* avec la physique moderne ; littéralement, il tombe en même temps qu'elle. Ainsi va l'anti-histoire de Michel Serres.

*

Peut-on raisonnablement reprocher à un penseur de se mettre en scène dès lors que sa scène correspond au monde entier ? Michel Serres a constamment travaillé à réenchanter le monde au risque de passer, aux yeux de ses censeurs, pour *lou Ravi* des crèches provençales⁸⁷. Ce n'est pas lui qui embouchera les trompettes de l'Apocalypse et pourtant c'est lui qui fait cet ahurissant aveu : « Hiroshima reste l'unique objet de ma philosophie⁸⁸. »

Franz Schubert disait que la musique est toujours un peu triste ; on pourrait déduire, du sourire même de Michel Serres, qu'il n'y a de philosophie, du moins aujourd'hui, que franchement tragique.

NOTES

1. Lune des devises énoncées par *Le Tiers-Instruit*, Éditions François Bourin, 1991, p. 207.
2. M. Serres, *Éclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour*, Éditions François Bourin, 1992, p. 26.
3. *Id.*, *Genèse*, Grasset, 1982, p. 48.
4. *Ibid.*, p. 211.
5. R. Barthes, *S/Z*, Seuil, 1970.
6. M. Serres, *Atlas*, Julliard, 1994, p. 267-279.
7. Doctrine secrète des alchimistes, l'hermétisme a dû son nom à Hermès Trismégiste (« Trois fois grand » en grec), sous lequel les Grecs appelaient le dieu égyptien Thot auquel ils attribuaient l'invention de tous les arts et de toutes les sciences.
8. « Toute ma vie, j'ai eu le sentiment pathétique d'errer dans le désert ou sur la haute mer » (M. Serres, *Éclaircissements*, *op. cit.*, p. 37).
9. M. Serres, *Genèse*, *op. cit.*, p. 131.
10. *Ibid.*
11. Il faut lire Nietzsche pour trouver un équivalent en violence de cette charge contre Socrate, icône de la philosophie : « Vingt-cinq siècles de philosophie pleureuse et plaintive devant ce laideron en exhibition ; à quel dieu monstrueux et immonde se donne-t-il en sacrifice ? » (*Les Cinq Sens*, Grasset, 1985, p. 96). Des lignes à considérer avec d'autant plus de sérieux que Serres s'est toujours targué d'éviter les polémiques.
12. Hermann, 1975.
13. Les Éditions de Minuit, 1974.
14. M. Serres, *Feux et signaux de brume. Zola*, Les Éditions de Minuit, 1975.
15. Pareillement, les quelque cent volumes, livres rares et oubliés, de la collection « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », édités par Fayard, et dont Michel Serres a été le maître d'œuvre ont été publiés tels quels, texte nu sans notes ni appareil critique - ce dont on n'a évidemment pas manqué de faire le vif reproche.
16. En exergue de son *Esthétiques sur Carpaccio*, Michel Serres se contente de mentionner une « bibliographie abondante et redondante » sans citer un seul titre en particulier.
17. Dernière page de *Récits d'humanisme*, Le Pommier, 2006 (p. 218).
18. Le terme de « symbole » vient d'un verbe grec qui signifie « réunir ».
19. Grasset, 1980.
20. Les Éditions de Minuit, 1968.
21. M. Serres, *Éclaircissements*, *op. cit.*, p. 232. Le parallèle figure au début de *Statues* (François Bourin, 1987, réédition Flammarion, 1989).
22. Lesquels doivent d'abord leur nom aux oiseaux (*avis*, en latin).
23. M. Serres, *La Légende des anges*, Flammarion, 1993, p. 8.
24. Mais pas seulement. Michel Serres fait partie de cette génération de philosophes qui ont pris Hegel au mot en faisant de la lecture du journal la prière réaliste du matin (voir M. Serres, *Petites Chroniques du dimanche soir*, Le Pommier, 2006).
25. Il apparaît dans *Hermès IV. La distribution*, Les Éditions de Minuit, 1977.
26. M. Serres, *Récits d'humanisme*, *op. cit.*, p. 47.
27. Dans *Statues* (*op. cit.*), le récit de l'anneau de Gygès est repris dix fois, quinze fois...

28. M. Serres, *Les Cinq Sens*, op. cit., p. 379-380.
29. Voir *infra*.
30. Flammarion, 1997.
31. Michel Serres cultive les allitérations. Exemple entre cent : « Les jalousies se lisent sur les malaises laids » (M. Serres, *La Légende des anges*, op. cit., p. 202).
32. M. Serres, *Récits d'humanisme*, op. cit., p. 68.
33. *Ibid.*
34. M. Serres, *Éclaircissements*, op. cit., p. 44.
35. *Id.*, *Les Origines de la géométrie*, Flammarion, 1993, p. 9.
36. Bien opposé est le point de vue déconstructif et pervers sur l'androgynie comme figure de l'abolition de la différence sexuelle. L'hermaphrodite est homme *et* femme, l'androgynie n'est *ni* homme *ni* femme. Le pouvoir de séduction de chacun n'a pas le même sens et ne touche pas les mêmes psychismes.
37. M. Serres, *La Légende des anges*, op. cit., p. 133.
38. *Id.*, *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 15. Michel Serres a dirigé et coordonné plusieurs travaux collectifs de grande ampleur en histoire des sciences : *Éléments d'histoire des sciences* (Bordas, 1989), *Le Trésor Dictionnaire des sciences* (Flammarion, 1997), *Le Livre de la médecine* (Le Pommier, 2001). Tous ces ouvrages se caractérisent par leur exceptionnelle ouverture philosophique.
39. *Id.*, *Hermès III. La traduction*, op. cit., p. 233-242.
40. *Id.*, *Feux et signaux de brume Zola*, op. cit.
41. *Id.*, *Paysages des sciences*, Le Pommier, 1998, p. XLI.
42. *Id.*, *Hermès IV. La distribution*, op. cit., p. 254.
43. *Id.*, *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, PUF, 1968, p. 14.
44. *Id.*, *Éclaircissements*, op. cit., p. 185.
45. « Méthode » vient du grec *méthodos* : *méta*, après, et *odos*, voie, route.
46. M. Serres, *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, op. cit., p. 554.
47. *Ibid.*, p. 18.
48. M. Serres, *Hermès IV. La distribution*, op. cit., p. 275.
49. *Id.*, *Jouvenances Sur Jules Verne*, Les Éditions de Minuit, 1974.
50. Tintin apparaît une première fois dans *Hermès II. L'interférence* (op. cit., p. 223-236).
51. M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, op. cit., p. 236.
52. Il était chez les Grecs la marque distinctive des ambassadeurs et des hérauts, et les rendait inviolables.
53. Une autre rencontre possible (la vie des symboles ne suit presque jamais la voie de l'univocité) : « médecine » et « méditation » ont une racine commune en latin. Penser, c'est panser.
54. M. Serres, *Variations sur le corps*, Le Pommier, 1999.
55. *Id.*, *L'Hermaphrodite Sarrasine sculpteur*, op. cit., p. 88.
56. *Id.*, *Esthétiques sur Carpaccio*, op. cit., p. 7.
57. Un trait rend la figure du parasite sympathique aux yeux de Serres : il confond l'usage et l'abus (M. Serres, *Le Contrat naturel*, François Bourin, 1990, réédition Flammarion, 1992, p. 64). L'absence de notes à laquelle il a été fait allusion plus haut est aussi à comprendre dans le cadre de cette stratégie du parasitisme.
58. M. Serres, *Atlas*, op. cit., p. 78.
59. *Id.*, *La Légende des anges*, op. cit., p. 293.
60. « Lorsque Heidegger (...) nomme être-là l'existence humaine, il désigne un mode d'habiter ou de penser en voie de disparition. La notion théologique d'ubiquité - capacité divine d'être partout - décrit mieux nos possibilités que ce ci-gît funèbre » (M. Serres, *Hominescence*, Le Pommier, 2001, p. 227). En signe de cette dimension angélique de l'auteur, que l'on lise, à la fin de *La Légende des anges* (op. cit., p. 225-227) ce testament qui demande à son « ami guide de haute montagne » d'emporter avec lui, pour une ultime course, l'urne de ses cendres...
61. M. Serres, *Hominescence*, op. cit., p. 246.
62. *Id.*, *Éclaircissements*, op. cit., p. 33.
63. Même le message de l'Annonciation concernait le corps et la terre.
64. Il y a bien une racine de marronnier, mais elle suscita justement chez Roquentin, l'antihéros de Sartre, une nausée particulière.
65. M. Serres, *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*, op. cit., p. 100.
66. *Ibid.*
67. *Hergé, mon ami*, Éditions Moulinsart, 2000.
68. M. Serres, *Éclaircissements*, op. cit., p. 155.
69. *Ibid.*, p. 186.
70. Un chapitre d'*Atlas* (op. cit., p. 61-85) est consacré, à travers la lecture du *Horla*, la nouvelle de Maupassant, au décentrement et à la délocalisation du sujet.
71. M. Serres, *Atlas*, op. cit., p. 189. Ainsi le philosophe français retrouve-t-il ce surgissement de l'ek-sister que l'insistance du là (*da*) tend à contredire.
72. M. Serres, *Le Contrat naturel*, op. cit., p. 18.
73. *Ibid.*, p. 78.

74. *Ibid.*, p. 19.
75. *Id.*, *Le Tiers-Instruit*, *op. cit.*, p. 229.
76. Titre d'un ouvrage (Le Pommier, 2003).
77. M. Serres, *Rameaux*, Le Pommier, 2004, p 173-174.
78. Titre de l'un de ses ouvrages.
79. Le sous-titre du livre *Les Origines de la géométrie* (*op. cit.*) est *Tiers livre des fondations*. À la différence du fondement, la fondation est dynamique. De plus, au fondement unique, s'opposent les fondations multiples.
80. M. Serres, *Les Origines de la géométrie*, *op. cit.*, p. 31.
81. *Ibid.*, p. 44.
82. *Ibid.*, p. 41. L'image récurrente de la percolation signale la priorité de l'espace sur le temps. Il n'y a, en effet, pas de percolation sans dispersion locale.
83. M. Serres, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce Fleuves et turbulences*, Les Éditions de Minuit, 1977, p. 150.
84. *Genèse* (*op. cit.*) est une méditation sur *Le Chef-d'œuvre inconnu*, cette nouvelle dans laquelle Balzac imagine un chaos pictural ayant pour titre de *La Belle Noiseuse*.
85. Tel est en effet le sens étymologique de la géométrie : mesure de la terre, en grec.
86. M. Serres, *Atlas*, *op. cit.*, p. 13.
87. *Statues* (*op. cit.*, p. 244) fait allusion à ce personnage « observateur extérieur, naïf... ».
88. M. Serres, *Éclaircissements*, *op. cit.*, p. 29.